

TEO OSMANOGLU

ANGE NUTONI



Teo Osmanoglu

Ange Nutoni

© Teo Osmanoglu, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3997-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une œuvre de fiction basée sur des faits disponibles au moment de sa rédaction. Les opinions exprimées sont celles de l'auteur et ne représentent pas nécessairement celles des personnalités publiques mentionnées. Toute ressemblance avec des personnes réelles est fortuite, et les événements décrits sont purement fictifs. L'auteur décline toute responsabilité quant à l'utilisation des informations contenues dans ce livre. Les lecteurs sont encouragés à vérifier de manière indépendante toutes les informations présentées.

I

"Could you pass me the sushi menu, please ?"

Ange Nutoni, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de France auprès des Nations Unies, à New York, était visiblement peu intéressé par cette Journée internationale des peuples autochtones, et son thème « Une décennie en revue : réaliser les droits des peuples amérindiens ». Avant même de réussir le prestigieux concours de conseiller des Affaires étrangères – catégorie A du Quai d'Orsay, en 1995, il ne s'était jamais réellement senti concerné par ce dossier. Non pas qu'il dédaignât les travaux de la douzaine de spécialistes et chefs de tribus qui se succédaient à la tribune de l'Assemblée générale depuis la matinée... mais à cet instant précis, sa faim était plus importante.

L'homme à qui il avait demandé le menu de sushis était Son Excellence Monsieur Peni Hughes, ambassadeur des Îles Fidji depuis 2019. Le classement par ordre alphabétique des Etats-membres de l'ONU les avait placés presque côte à côte, conformément à l'entrée de leurs nations dans cette organisation supranationale, respectivement en 1945 et en 1970. Cela faisait déjà quelque temps qu'Ange développait une certaine affection pour cet Océanien, dont l'impressionnante forme physique contrastait avec le bide que l'importance du poste d'ambassadeur avait pour habitude de faire apparaître chez la plupart de ses autres collègues. Hughes passait deux heures à la salle de sport située dans les sous-sols du siège onusien tous les soirs de la semaine, et Ange le soupçonnait même de venir en profiter le week-end. De toute évidence, Hughes était plus sympathique qu'Oskar Lappalainen, le représentant permanent de la république de Finlande, qui se trouvait assis entre ces deux derniers.

Entre deux coups d'œil jetés sur la sélection de sashimis que proposait le restaurant *Kabuki* de Manhattan, situé à seulement 200 mètres du siège onusien, sur la 53rd Street, Ange ne pouvait s'empêcher de réfléchir sur l'incroyable diversité de nations qui s'offraient à sa vue. Malgré ses vingt-huit années de carrière diplomatique, il lui paraissait toujours merveilleux que des représentants de régimes si radicalement différents puissent être réunis dans la

même salle. Près de l'ambassadeur de la République démocratique populaire du Laos, l'émissaire de Saint-Vincent-et-les-Grenadines, minuscule archipel caribéen et paradis fiscal d'à peine 101 000 habitants, feignait ainsi de prendre des notes de la présentation du jour sur son cahier.

Ange ne prenait même plus le soin de la discrétion au moment de transmettre la commande de son menu via whatsapp à son conseiller juridique adjoint, Simon Tessier, resté dans les locaux de la mission permanente. Certains diplomates auraient eu plutôt honte de solliciter leurs collaborateurs pour une telle tâche. Malgré son apparente modernité, Ange pensait au contraire que son rang d'ambassadeur, et les innombrables heures passées à préparer les concours de la diplomatie, près de trois décennies plus tôt, lui permettaient de déléguer une simple commande de plat aux jeunes recrues du Quai d'Orsay.

Une fois la session matinale de la Journée internationale des peuples autochtones achevée, Ange et la plupart de ses confrères se dirigèrent avec frénésie vers les portes de sortie de l'imposante salle de l'Assemblée générale – 115 mètres de long, sur 50 mètres de large – pour profiter des deux heures de pause déjeuner accordées. Son chauffeur attendait. Stevanu Gandolfi, robuste corse qu'Ange avait recruté par affinité insulaire en plus de ses 95 kg pour 2.03 mètres, était anciennement réputé proche du gang bastiais de la Brise de mer. Son profil incarnait le candidat idéal malgré de très rudimentaires notions d'anglais et, à la surprise d'Ange, ce dernier conduisait de manière étonnamment discrète et courtoise. L'ambassadeur aimait l'idée d'avoir pu relocaliser ce gorille originaire du village d'Aghione, 243 habitants au cœur du département du 2B, vers une mégapole que d'aucuns considéraient comme le centre du monde. Il ressentait un certain plaisir à exercer ce type de pouvoir décisionnaire.

Arrivé au restaurant *Kabuki*, Ange remarqua que Tessier était déjà sur place. Il ne manquait plus que Lucienne Ferney, récemment nommée représentante permanente adjointe de la France auprès des Nations Unies. Issue de la promotion « Willy Brandt » (2009) de l'ENA, brillante étudiante de Sciences Po, Lucienne avait précédemment été en poste à San Salvador, à Santiago du Chili et à Caracas, avant d'être nommée directrice adjointe des Amériques et des Caraïbes à l'administration centrale du Quai d'Orsay, à Paris. Son espagnol

laissait pourtant toujours à désirer. Ange concevait difficilement qu'une consœur aussi affûtée sur les dossiers les plus chauds du continent parle cette langue plus au moins aussi mal qu'une étudiante française en Erasmus à Barcelone.

La pratique des langues n'avait pour lui aucun secret. Ange avait grandi avec des parents républicains de la petite bourgeoisie de Bastia, qui lui interdisaient l'usage du corse à la maison. Sa grand-mère lui avait transmis cette langue régionale dès l'âge de sept ans, à sa propre demande. Plus tard, Ange apprendrait à parler couramment anglais, espagnol, russe et néerlandais. Sa connaissance du russe fut perfectionnée lors de ses missions à Moscou et dans diverses républiques ex-soviétiques. Celle du néerlandais, tout d'abord pour prouver à son père que cette langue n'était finalement pas si laide ; car il était subjugué par la peinture flamande du XVII^e siècle ; et parce que son ancienne épouse, Roos, venait d'Amsterdam. De toute évidence, Ange palliait l'absence de son passage à l'ENA par une aisance à apprendre de nouveaux idiomes. Il savait aussi pertinemment que se démarquer dans ce domaine lui gagnerait la sympathie de nombreux étrangers qui, au fil de leur vie, développent une certaine aversion envers les Français, dont la grande majorité ne pratique pas davantage que sa langue maternelle.

Lucienne venait de franchir les portes du restaurant. Comme Ange s'y attendait, ses bras étaient chargés de dossiers qui laissaient présager la pénibilité du déjeuner à venir.

Juste avant qu'elle ne commence à leur évoquer la situation en Afghanistan, où le départ des troupes étasuniennes avait déjà permis aux talibans de conquérir la 18^e capitale provinciale du pays, Ange lui tendit le bol de chips de crevettes qui trônait au milieu de la table. Il en avait déjà vidé la moitié du contenu.

« Lucienne. Tiens, détends-toi et, surtout, n'oublie pas de mâcher. Sais-tu que la mastication lance un signal de rassasiement au cerveau, lui permettant de limiter les excès caloriques ? La mastication décuple également la production de salive, ce qui nettoie la plaque dentaire et protège l'émail par son action antiacide.

— C'est vrai, » s'empressa de commenter Simon Tessier qui, comme à son habitude, ne ratait pas une occasion d'acquiescer à chaque affirmation de son

supérieur hiérarchique. Ange ne pouvait confirmer si Tessier voulait simplement le flatter, ou si ce dernier était sincèrement d'accord avec tous ses énoncés.

« Je suis au fait de la situation en Afghanistan. Notre ambassadeur à Kaboul a transmis une note explicative ce matin. Tu as déjà goûté le numéro 36 – *toro tartare and caviar on milk bread* ? Évite les gyozas au porc et au yuzu, ils foutent trop de poivre, j'ai beau dire au cuisinier de limiter les épices, et qu'on ne fait pas comme ça au Japon, mais ils s'obstinent à bombarder ce pauvre cochon de poivre. »

Au fond de la salle, Ange reconnut quelques visages familiers du corps diplomatique new-yorkais. Kastriot Balaj, représentant de la république d'Albanie auprès de l'ONU depuis 2020, lui fit signe de la main gauche. Avec sa large cravate rouge vif, et ses cheveux blonds mi-longs qui lui donnaient un air de Patrick Sébastien des Balkans, Balaj était l'archétype de ces diplomates non occidentaux qui n'avaient pas encore embrassé la discrétion qui émane normalement du métier. À son poignet, il était impossible de ne pas remarquer sa montre Audemars Piguet *Royal Oak Selfwinding Chronograph*, l'une des plus criardes du catalogue, au bracelet d'or jaune 18 carats et au prix actuel de 69 000 dollars. Le soir, Balaj pouvait passer de longues minutes à observer les détails de sa montre avec une fascination aussi pure et innocente que lorsqu'il scrutait, enfant, les lignes de ses montagnes natales. Même si Ange savait que Balaj le saluait aussi bien par courtoisie que pour exhiber son bijou d'horlogerie suisse, le Français éprouvait une certaine sympathie pour son confrère, et son côté beauf et nouveau riche l'avait charmé et le faisait sourire. Il avait toujours trouvé les Albanais passionnants – un peuple curieux et unique, à mi-chemin entre les Italiens et les Turcs. Face à Balaj, une magnifique jeune femme d'origine dominicaine ou portoricaine partageait un plateau en forme de petit bateau en bois avec lui.

Dans un autre coin du restaurant, la représentante de Nouvelle-Zélande Olivia Payne était affairée avec son équipe. À l'inverse, Ange n'était jamais parvenu à briser la glace avec Payne qui, comme son nom l'indique, était peu agréable à fréquenter. L'austère Néo-Zélandaise s'obstinait à se déplacer dans New York à vélo, risquant ainsi sa vie au même titre que les livreurs de repas Uber Eats.

Malgré son très récent intérêt pour la cause environnementale, Ange trouvait ce comportement absurde, et soupçonnait sa collègue de vouloir grimper les échelons de la politique une fois rentrée à Wellington.

D'emblée, Lucienne Ferney était gênée par le snobisme et le détachement permanent de Ange, elle qui était pourtant née et avait grandi à Paris, ville la plus snob qui soit, où le moindre geste de sympathie est perçu comme suspicieux ou motivé par le désir sexuel. Qu'il est difficile de travailler quotidiennement avec des gens qu'on n'aime pas, pensait-elle, c'est d'ailleurs l'une des spécificités de l'âge adulte. Ferney souhaitait entamer la conversation, mais cela est toujours délicat avec les gens un peu bizarres comme Ange, au final on ne sait jamais comment ils vont réagir, si cela vaut la peine de s'ouvrir à eux et de sortir de sa zone de confort.

« Rien à dire, dit-elle dans un élan de sociabilité, niveau bouffe il n'y a pas mieux que New York. » Ange et Tessier, qui s'attendaient à ce que Ferney emmène plutôt la conversation vers le conflit du Haut-Karabakh, furent étonnés par le ton aussi convaincu de leur collègue, qui les avait habitués à une attitude plus prude au quotidien. « Rien à voir avec mes précédentes destinations. Je pense que le pire, ça a été le Salvador, après une semaine tu fais le tour des spécialités culinaires à base de riz, de banane plantain et de haricots, et tu te retrouves rapidement à fréquenter les deux ou trois seules pizzerias de la capitale avec le reste du corps diplomatique. »

Au loin, à travers la vitrine du restaurant, les trois Français observaient un vieux clochard en chapka remonter l'avenue avec un caddie rempli de peluches et de couvertures. Sa démarche nonchalante contrastait avec le pas pressé et agressif de deux jeunes traders aux cheveux gominés qui passaient par là, la barbe parfaitement taillée à la Conor McGregor, et dont l'âge atteignait peut-être la moitié des années que le SDF avait vécu dans la rue. L'un des deux traders tâtait nerveusement la poche intérieure de son costume trois-pièces, et la forme arrondie de ses plis trahissait la présence d'un sachet de cocaïne. À son grand étonnement, Ange avait récemment lu que New York ne faisait même pas partie des dix villes où l'on consomme le plus cette drogue aux États-Unis, avec Phoenix, Mesa et Omaha venant en tête du classement.

Après avoir commandé un matcha espresso latte à l'emporter et payé l'addition, l'ambassadeur se dirigea vers sa Mercedes de fonction pour rejoindre la seconde partie de la Journée internationale des peuples autochtones. En voyant

son chauffeur Stevanu finir son sandwich au beurre et au saucisson au volant, il ne put s'empêcher de repenser à l'analyse culinaire et au cosmopolitisme de Lucienne Ferney. Stevanu avait-il encore du mal à s'adapter aux spécialités de sa nouvelle ville ? Ou son amour pour les produits français était-il encore trop fort pour vivre la pleine vie d'expatrié, à 6,600 km de la Corse ? Malgré le confort que lui offrait son salaire de chauffeur d'ambassade, Ange se demandait parfois si son compatriote n'aurait pas vécu plus heureux s'il était resté là-bas. Au fond, il pensait que le chauffeur avait accepté ce job pour s'éloigner au maximum des figures rivales du grand banditisme corse, dans un récent contexte de brouille générale et de règlement de comptes à travers l'île. De son côté, Ange gardait en lui cette corsitude qui lui faisait douter de la capacité des continentaux (les *pinzuti*) à se convertir, en cas de besoin, en homme de main digne de ce nom.

« Retour au siège ? demanda Stevanu en s'essuyant délicatement le menton.

— *Andemu*¹ », répondit Ange en sirotant sa boisson.